

Alzhei ' MÈRE

Un geste vif ou lent indécis
Mais toujours imprécis.
Un regard intérieur sans douceur
Illuminé de peurs.
Une peau froissée, rouillée de taches
Qui partout se relâche.
Les cheveux ternes clairsemés
À jamais désordonnés.
Les doigts en griffe transparents
Froissant sans cesse le drap blanc.
Grimaces tremblantes de la bouche
Qui nous surprend et nous touche.
L'esprit ne portant plus un corps
Inerte vacillant s'éloignant du port.
Le verbe haut qui griffe
La démence qui gifle.
La phrase claire cohérente
Puis, l'insondable silence.
Des lucidités fulgurantes
À peine émises déjà fuyantes.
L'hygiène sous la contrainte
Use et peu à peu éreinte.
Quelques rares signes d'espoir
Au firmament des regards.
Le faciès apaisé du bonheur
Cédant aux mimiques de l'horreur.
Chaque jour les becquées
Plus ou moins recrachées.

Aucun rappel de la bonté passée
Ne laissant plus rien espérer.
Les pleurs des enfants reconnus
Aujourd'hui spectateurs inconnus.
Pourtant, son doux chant
Lancinant incessant
Berce nos vies en suspens
Où l'amour harassé reste intact.

22/09/2015



Adultes

Adultes, je vous écris
Au nom des enfants retirés de la vie
Avant l'âge de raison
Par des humains en déraison.
Que n'auraient – ils vécu
S'ils l'avaient pu ?
Ces enfants violés, écartelés
Au carrefour d'un fossé.
L'odeur de l'école
Et du papier canson,
Fredonner les paroles
De quelques chansons.
Que n'auraient-ils vécu
S'ils l'avaient pu ?
Ces enfants, délaissés
Aux cachots enfermés.
Courir dans les champs
L'été après les papillons
S'assoupir sur un banc
Et tressaillir de frissons
Que n'auraient-ils vécu
S'ils l'avaient pu ?
Ces enfants humiliés, affolés
Aux yeux, exorbités.
Les goûters de quatre heures
Des tartines au beurre
Les moustaches au chocolat
Des bonbons des nougats...
Que n'auraient-ils vécu

S'ils l'avaient pu ?
 Ces enfants déchirés
 Aux combats des armées.
 Le plaisir joyeux
 Des libertés de jeux,
 Les genoux écorchés,
 Les soins éplorés.
 Que n'auraient-ils vécu
 S'ils l'avaient pu ?
 Ces enfants aux membres arrachés
 Et aux cœurs inhumés.
 L'attente des fêtes annuelles
 Où les récompenses
 Viennent pour lui, pour elle
 Combler toutes espérances.
 Que n'auraient-ils vécu
 S'ils l'avaient pu ?
 Ces enfants décharnés
 Pareils à leurs fils barbelés
 L'émotion des premières onctions
 Le mystère de la procréation
 Le lit bordé du soir par la main maternelle
 Et les tendresses fraternelles.
 Que n'auraient-ils vécu
 S'ils l'avaient pu ?

 Ces enfants assassinés
 Et toujours oubliés.
 Les attentes amoureuses
 Et les danses fiévreuses
 Laissant entrevoir les passions
 À venir et leurs exaltations.
 Que ne font-ils vivre à présent

Ces enfants survivants,
Bourreaux à leur tour qui par instinct
Remplacent les martyrs un à un.

23/09/2015



Douaumont

Un index de pierre,
Immense et réprobateur
Tendu vers le ciel,
Accusateur de l'éternel.
Un silence irréel, indécent,
Laisse au vent incessant
Le devoir de faire entendre
Cris et pleurs des enfants
De plus ou moins vingt ans
Venus las pour s'étendre.
Par la boue aspirés,
Fracassés par le gel,
Putréfiés au soleil,
Aux matins fusillés.
Un monceau d'osselets
Dans des caveaux entassés
Aux meurtrières alignées
Pour ne pas oublier.
Votre mort,
Votre gloire !
Comment vous imaginer
Une telle célébrité ?
Éclatante victoire !
Vous avez réussi votre mort
Vous auriez pu rater votre vie ?
Mais en paix la réussir aussi.
Votre gloire notre vie.

27/09/2015



Dressons la voile et voyageons

Un voile glissant
Sur un bois brillant
Où se reflètent
Les courbes d'une coquette

Un bijou vert
Scintillant
Sur un col béant
Outrageusement ouvert

Un genou suggéré
Dans les plis flottant
D'un voile imprimé
Vaporeux transparent

L'épaule dénudée
Ouvrant son aisselle
Formant un appel
Innocemment provoqué

La plante du pied
Épousant le soulier
Par des liens attachés
Pour soumettre sa nudité

Sur le corps enchaîné
La bretelle du harnais
Retenant les voluptés
De seins en liberté

Fragrances évanescences
Traînantes et émouvantes
Parfums des corps
Flottants aux bords

Les hanches en mouvement
Ouvrant en marchant
Les chaudes et humides
Profondeur du tendre

L'invite d'un corps
Offert mais interdit
Sans que rien encore
Ne fut dit

Posture hautaine
Regard absent
Présence certaine
Poison violent

01/10/2015



Promenade campagnarde

J'ai voulu vivre cette promenade de plaisir alors après ton retour, je me suis mis en route et ça ne partait pas bien. Cette saleté de vieille porte grinçante et bien fatiguée n'a pas voulu s'ouvrir, j'ai soulevé le loquet, il m'est resté dans la main, me voilà bien, je bricolai une latte qui finit par se fendre de haut en bas et se détacher de l'ensemble, oh nom d'un chien ! Comment y fait lui ?

Enfin je réussis à sortir et là le "bonheur" se rua sur moi immédiatement, les orties du bord de la porte se penchèrent sur mes mollets et me piquèrent cruellement et voulant m'écarter je glissai sur une bouse de vache fraîche, heureusement mes chaussures de marche ont quant à elles bien supporté le choc mais il n'empêche que dans ma chute mes genoux ont souffert.

Bon, je ne m'arrête pas pour si peu, je suis un gars de la campagne après tout, en avant, je reconnais que cette nature est magnifique, on a envie de la pénétrer avec une aspiration à s'en remplir les poumons sauf que je traîne une désagréable odeur qui semble provenir de la manche de mon survêtement ; en effet de la fiente de pigeon l'a maculé. Avec un mouchoir je nettoyai au mieux, mais l'odeur, comme chacun sait est persistante.

Me voilà enfin prêt à vivre pleinement la poésie qui émane de cet endroit bucolique... Oui, au fait, ai-je pris la précaution de me munir de papier hygiénique sait-on jamais... Ah, j'ai oublié l'eau aussi, il est vrai que Jérémie me l'avait mis à la bouche et je suis parti sans réfléchir avec la soif de la découverte, comme d'habitude du reste.

Faisons l'inventaire, je n'ai rien pour m'abreuver, rien pour les soucis hygiéniques, pas de couteau ni le moindre bout de ficelle et rien pour me protéger de la pluie ou du soleil, c'est selon, enfin bref, je suis démuné de tout.

N'y pensons pas ça pourrait attirer la poisse. Je repars donc du bon pied avec un moral à toute épreuve de plus j'entends les meuglements sourds d'un paisible troupeau de vaches. J'ai bien envie de m'approcher pour caresser ces animaux que j'affectionne et sur lesquels comme vous le savez j'ai déjà écrit quelques vers. Nous en comptons plus de 300 races différentes dans nos belles campagnes. Le parc est légèrement à l'écart de mon chemin, mais je veux goûter mon plaisir et oublier mes vicissitudes récentes, soyons prudents le pré en plus de ces maudits barbelés est électrifié, deux sûretés valent mieux qu'une. J'entre dans la pâture avec précaution et me mélange à plaisir au troupeau, je suis reçu sans crainte en toute simplicité, sans attention particulière, à ceci près que des ronronnements sourds commencent à se faire entendre et qui atteignent maintenant au hurlement guttural qui laisse de m'inquiéter, je ne m'inquiète pas longtemps du reste, j'avise en effet à une centaine de mètres le « patron » du cheptel un beau taureau charolais d'une taille voisinant au garrot le mètre soixante-dix qui semble manifester une certaine hostilité quant à ma présence parmi ses femelles et sa progéniture, rien d'effolant, mais mon instinct de préservation m'indique de me retirer discrètement, c'est sans compter sur la vitesse de déplacement du bestiau. Déplacement qu'il entame derechef après quelques prises d'élans intimidateurs et des sauts d'humeur qu'il ne semblait pas avoir mutine. Je ne décide de rien mon corps commande et l'esprit s'adapte et me voilà parti à fond de train vers la sortie la plus proche de l'endroit de mon point de départ. S'entame alors une course-poursuite entre la Bête et moi, qui atteindra son objectif le premier ? Ce fut moi, après avoir reçu plusieurs décharges de courant électrique et plus grave, m'être déchiré vêtements et peau dans les barbelés, mais j'étais sauf, l'aurochs quant à lui fulminait depuis son parc et continuait à me montrer son hostilité, je jugeais courageusement qu'il serait bon de m'en éloigner pour ne pas en faire un ruminant de saut d'obstacles comme le célèbre Hannibal au risque de lui faire perdre ses attributs, si vous voyez ce que je veux dire.

Après cet intermède de course à pied, il me fallait reprendre mes esprits et éviter d'aller vers l'aventure, mais laisser l'aventure campagnarde venir à moi. Je ne fus pas long à attendre au détour du chemin, je fus renversé sans ménagement par deux « cyclistes de sous-bois » qui faisaient leur promenade dans le sens contraire de la mienne, ils n'eurent pas le temps de s'excuser et je me retrouvai dans un bouquet de rosier sauvage communément appelé « gratte-cul » je vous assure que cela gratte effectivement et pas seulement à l'endroit précité et autant pour y entrer que pour en sortir, une fois extrait de la boîte d'épingles, je ne me ressemblais plus et je n'avais pas parcouru plus de trois kilomètres que j'avais l'apparence d'un baroudeur, ceux que l'on voit dans des films américains avec tous les stigmates.

Mais j'avais promis à Jérémie et en plus, je n'abandonne pas facilement face à l'adversité du reste, je considérais que mon vécu à ce stade et dans ces endroits si paisibles et charmants ne pouvait être dépassé et je m'en allais vers l'avenir avec confiance, comme on dit.

J'ai pu durant une bonne demi-heure jouir de toutes les beautés qu'avait si bien évoquées notre ami poète et une odeur de pomme m'attira irrésistiblement vers ce verger si bien entretenu j'y choisis deux beaux fruits rouges pour étancher ma soif et je dévorai la première avec gourmandise et entamai la seconde tout en poursuivant mon chemin au moment même où des abeilles s'approchèrent de moi en me sifflant quelques avertissements aux oreilles dont l'une, sans doute pour me parler de plus près, s'avisa d'y pénétrer pendant que sa complice toute pareille détournait mon attention en se posant sur ma pomme entamée, un choix cornélien s'imposait à moi laquelle chasser en premier ? D'un côté, je risquais de ne plus entendre et de l'autre de plus respirer, je pris une fois de plus la bonne décision et là l'esprit l'emporta sur le corps, je jetai la pomme et me bouchai l'oreille et les deux comparses prirent la fuite alors qu'une troisième en y laissant sa vie me piqua douloureusement au pli du coude. Vous conviendrez que dans cette situation, c'est bien l'aventure qui était

venue à moi, je n'étais à l'origine d'aucun conflit même les pommes étaient dans le coup dans cette mésaventure.

Il me fallait maintenant rentrer au plus vite, je sentais mon bras s'engourdir et mes différentes blessures semblaient se réveiller. Ces émotions successives m'avaient fait perdre un peu le sens de l'orientation, voyons voir, quand je suis parti, je laissais le soleil légèrement sur ma gauche, il me fallait maintenant qu'il fût à ma droite, il est bon de préciser que cette région champêtre était une découverte pour moi, c'était la première fois que j'y venais. Je fis demi-tour d'un pas gaillard, si l'on peut dire, je m'engageai dans la direction opposée. Avec une inquiétude assez commune dans une telle situation et dans un endroit inconnu je m'avançais vers mon objectif, je ne marquais plus d'intérêt particulier sur l'environnement, ce fut là mon erreur. En effet, je me retrouvai depuis une bonne heure sur un terrain fortement vallonné sillonné de traces de chenilles propres aux véhicules militaires, de dépit, je m'appuyais contre un poteau qui, oh ! Surprise m'indiquait : « Terrain militaire non déminé, manœuvres militaires en cours défense absolue de pénétrer dans cet espace sous peine, etc. » Non d'un chien ! j'étais dedans depuis un moment et à l'instant où je fis ce constat un engin énorme fonçait sur moi, je me collais au poteau, si j'ose dire, et je sentis le vent du char passer comme un boulet (pas mal ces images). Soudain un petit véhicule arriva à grande vitesse vers moi s'immobilisa et deux policiers militaires se dirigèrent dans ma direction et me demandèrent ce que je faisais là, d'où je venais, si je savais lire, mon c.v et mes papiers, bien sûr je n'avais pas de papiers alors ils m'en firent un qui me convoquait à la gendarmerie du coin dans les plus brefs délais ou me serait dressé, le mot est assez poétique en cette circonstance, un procès-verbal (c'était de circonstance « verbale »). Ils me chargèrent et me déposèrent hors la zone interdite sans autre forme de procès le premier étant déjà suffisant. Je n'ai pas eu le temps de leur demander où j'étais qu'ils étaient déjà repartis.

Me voilà beau ! Bref refaisons le point. Où suis-je maintenant ? Dans le silence de ma réflexion, j'entendis un son de cloche au loin, qui dit cloche dit église, qui dit église dit Âmes, je me remis en marche, en direction du son en question, mes diverses atteintes me faisaient légèrement souffrir et ma piqure de guêpe s'apaisait.

Moins d'un quart d'heure plus tard, je me trouvais devant un couvent de Bénédictines, c'était écrit dessus, dont les murs clos étaient aussi rébarbatifs qu'infranchissables. Rien ni personne, comment faire pour me manifester ? Une idée saugrenue me vint à l'esprit pour être repéré, j'allais marcher sur le mur d'enceinte et on pourra ainsi y voir ma silhouette s'en détacher. Il fallait déjà grimper sans se faire de mal, ce que je fis, mais les contractions abdominales réveillèrent la pomme qui mijotait dans mon intérieur, la panique me prit à cet instant, il me fallut redescendre au plus vite pour m'isoler et laisser libre cours à la nature. Mais quelle nature ! Et avec quoi retrouver un peu de dignité ? Une poignée de végétaux à portée de main fit l'affaire non sans égratigner légèrement ladite dignité. Je remontais sur mon perchoir et entrepris ma promenade de fildefériste, je gesticulais avec force bras, sautillais ici et donnais de la voix à proximité des bâtiments communs, quand un monsieur d'un certain âge, en tablier, sortit d'une maisonnette un fusil de chasse à la main et m'interpella avec autorité me menaçant de faire feu, je m'avançais vers lui confondu en excuses oiseuses (j'étais perché). Me prenant pour un gymnaste, je sautai au bas du mur pour me présenter à lui et plaider ma cause qu'il comprit d'ailleurs voyant mon état, je venais en effet d'atterrir sur le tas de fumier du jardinier auquel je m'adressais et assis dessus qui plus est entre fanes de carottes et reste de tomates.

Dieu quelle promenade ! Mais elle ne s'arrêta pas là, il me proposa une douche à partir de son tuyau d'arrosage, il est vrai que je sentais passablement mauvais et me présenter devant la Mère supérieure en cet état ne m'aurait pas placé en odeur de sainteté. Elle me reçut avec égard et me proposa de me faire ramener à mon point

de départ une fois séché et mercurochromé ce que j'acceptai sans hésiter en la remerciant avec déférence.

Une jeune et charmante nonne fut désignée pour la mission du retour au point départ, c'est Elle d'ailleurs qui me badigeonna aux différents endroits de mes meurtrissures, j'y pris je dois le confesser un réel plaisir et j'ai loué le Tout-Puissant de cette bénédiction bédictine.

Nous sommes partis dans une vieille voiture. La nonne semblait elle aussi chercher le bon chemin elle tâtonnait, elle tâtonna tant que nous dûmes nous arrêter pour entreprendre un tâtonnement à 4 mains dans la 4L dans un chemin de traverse. Angélique était son petit nom de baptême une sainte femme pleine de compassion et de charité pour l'humanité en détresse. Magnifique endroit au demeurant que je ne pourrai jamais oublier de ma vie et qui allait clôturer une extraordinaire promenade dans une contrée bénie des Dieux. Jérémie avait raison mais il avait eu moins de chance que moi !

Mais c'était à nouveau sans compter avec les orties du bas de la vieille et branlante porte que j'avais claquée sans remettre le loquet tombé au sol... de l'autre côté.

Je remercie Jérémie de m'avoir inspiré cette aventure qui bien que fiction trouve, ici et là, des origines biographiques éparses dans le temps et dans l'espace.

Ce texte est la réponse au « Poème campagnard » de Jérémie Chavenon.

10/02/2018

